

## L'ermite et le novice

— Louis !

Le pêcheur se retourna.

— Frère Séraphin ! Qu'est-ce que vous faites ici, à pareille heure ? Le soleil vient à peine de se lever. Je mettais ma barque à l'eau ; un peu plus, vous ne me trouviez plus !

Frère séraphin sourit.

— Le hasard fait bien les choses, Louis, tu vois : j'arrive juste à temps.

— Moquez-vous, moquez-vous ! On sait bien que vous n'y croyez pas, au hasard.

— Mon Louis, je suis venu te demander ta mule, si tu peux me la prêter pour deux ou trois jours.

— Vous partez, frère Séraphin ? Mais ça n'est pas raisonnable, à votre âge ! Si vous avez un malaise...

— Eh bien, j'aviserai, Louis, ne t'inquiète pas. Alors, cette mule, tu me la prêtes ?

Le pêcheur s'accota contre sa barque.

— Bien sûr, frère Séraphin, et de bon cœur. Mais à deux conditions.

— Louis, Louis, ce n'est pas de jeu, ça. Tu prêtes, ou tu ne prêtes pas.

— Non, mon frère, cette fois-ci je tiens bon. Et personne au village ne me contredira. Deux conditions, donc : vous me dites où vous allez,

et Guillaume vous accompagne. C'est à prendre ou à laisser.

Frère Séraphin s'assit près de lui, sur le rebord de la barque noire. À quelques pas, le lac clapotait doucement sous le vent de l'aube.

— Louis, tu m'aimes donc tant que ça ? Ne réponds pas, ça nous gênerait tous les deux. J'accepte tes conditions, et merci de me les poser. Je ne vais pas loin, tu sais, à mon monastère seulement. Hier, un moine est venu me dire que le père abbé était bien malade, et qu'il voulait me voir. « Il n'y a pas urgence, dites-le-lui bien. Et s'il est trop fatigué, je ne lui en voudrai pas ». C'est ce qu'a dit l'abbé, paraît-il, mais le moine m'a fait comprendre que je devais venir vite. Et me voici chez toi, Louis ; c'est tout simple, tu vois.

— Il a été votre abbé ? Eh bien il ne doit pas être jeune !

— Mon maître des novices, d'abord ; il a treize ans de plus que moi. Je l'aime tendrement, et s'il m'appelle, tu vois, je cours à lui... au pas de ta mule, Louis. Quant à Guillaume, oui, je l'accepte volontiers si cela lui convient aussi. J'aurai besoin de sa jeunesse, en effet.

— Eh bien, c'est entendu, frère Séraphin. Allez voir Catherine, elle trait la vache. Elle vous préparera la mule, et un en-cas pour le voyage. Guillaume bêche le jardin, mais ça peut attendre deux ou trois jours. Qu'il emprunte sa mule à Nicolas. Bon voyage, frère Séraphin, et que Dieu vous garde !

— Il n'y manquera pas, mon Louis. Bonne pêche, et grand merci !

\* \* \*

Guillaume faisait boire les mules, dans l'abreuvoir du monastère. Dès leur arrivée, le frère hôtelier avait fait prendre aux voyageurs un grand bol de bouillon pour les réconforter, et frère Séraphin, qui connaissait les âtres, avait disparu à l'angle d'un couloir. Les mules avaient bu avidement, et à présent Guillaume les bouchonnait avant d'aller s'étendre près d'elles, sur la paille de l'écurie, et de s'endormir.

Le voyage avait duré toute la journée, au pas des mules dont l'une, celle de Nicolas, était vieille et lente, mais très douce. Aussi Louis l'avait-il choisie pour frère Séraphin.

Dès le départ, Guillaume avait demandé : « Est-il loin, ce monastère ? » et bizarrement, l'ermite avait répondu, en souriant dans sa barbe : « Nous y sommes ». Guillaume en était resté sans voix. Et frère Séraphin avait ajouté, toujours en souriant : « Tu sais, mon petit frère, le voyage de mille lieues commence par un pas.

— Mille lieues ? s'était effaré Guillaume.

— N'aie pas peur, va, c'est façon de parler !

Vers midi, ils s'étaient arrêtés près d'une rivière et Guillaume avait débâté les mules. Puis ils avaient mangé de bon appétit les tartines de Catherine et ses œufs durs, et Guillaume avait toussoté d'un air gêné.

— Frère Séraphin, vous m'avez dit des choses bizarres, ce matin, je ne les ai pas comprises.

— Ah, Guillaume, ce ne sera pas facile à t'expliquer. Moi-même, j'ai eu bien du mal à les comprendre. Figure-toi que, durant mon noviciat au monastère, nous avons donné l'hospitalité, un soir, à un voyageur, un homme étrange qui venait de très loin. Il parlait des Indes, et du Cathay ; nous ne savions pas où ça se trouvait, ces pays-là, et même si ça existait vraiment. L'homme a parlé longtemps, au réfectoire, après le repas, et tous les moines l'écoutaient en silence, les novices surtout, tu penses ! Voyager ! Et si loin ! Les gens de ces pays adoraient un dieu, ou un homme, on ne savait pas trop, qui s'appelait Bouddha : j'ai retenu ce nom, que l'homme a bien dû prononcer vingt fois au moins, avec révérence. Une idole ! Des païens ! Il fallait les évangéliser au plus vite, pensions-nous. Un jour, peut-être, plus tard, des religieux comme nous prendraient la mer, et risqueraient naufrages et massacres pour apporter la vérité à ces pauvres païens. En attendant, l'homme parlait, et ce qu'il disait était plein de noblesse. Le mot « compassion »

revenait souvent dans ses propos, « éveil » aussi : ce Bouddha disait que nous dormions tous, en réalité, que nous vivions dans l'illusion, que ce monde n'était pas réel... et une rumeur d'étonnement et d'indignation monta du réfectoire. Bref, nous eûmes bien du mal à nous endormir après cela, moi surtout, je crois. Le lendemain, le voyageur n'était plus là, et très vite, on l'oublia. Mais moi, j'en ai reparlé souvent avec Guillaume, mon ami le plus cher, novice comme moi. Oui, il portait le même nom que toi, Guillaume. J'osai même interroger quelquefois le maître des novices, Anselme, celui qui se meurt en ce moment et que je vais revoir. Lui aussi avait été troublé par les dits de ce voyageur, et il tenta de m'expliquer ses phrases mystérieuses, du moins celles qui nous étaient restées en mémoire, du genre de celles qui t'ont étonné tout à l'heure. Nous parlions de « la nature de Bouddha », de cet être parfait, divin, que nous sommes tous, de notre « visage originel », qu'ensuite notre vie malmenée déformait... Jusqu'au jour où notre père abbé réprimanda vertement le maître des novices et lui interdit d'aborder désormais ces sujets avec quiconque. Anselme me l'annonça froidement, le visage fermé, et nous n'en parlâmes plus jamais. Je me confessai même à lui du goût que j'avais éprouvé pour tout cela, et il me donna l'absolution d'un ton neutre qui ne me trompa nullement. Quand je devins ermite et m'installai chez vous, Guillaume, j'eus tout loisir de réfléchir aux récits du voyageur et aux paroles dont je me souvenais encore. Je sentais qu'elles provenaient d'êtres bien différents de nous, qui ne voyaient ni le monde ni l'homme comme nous, qui ne connaissaient ni les Écritures ni les pères de l'Église, et dont peut-être même l'intelligence n'était pas semblable à la nôtre ; c'est pourquoi j'avais tant de peine à entrer dans leur pensée. Mais j'avais du temps devant moi pour le tenter, et je me suis apprivoisé lentement à tout cela, au peu du moins que cet homme nous avait dit, et au tout petit peu de ce peu que j'avais retenu. Maintenant, Guillaume, je pense, je crois, je sais que tout est Un. Et c'est énorme de penser cela. Le voyageur parlait de

la « non-dualité ». Tout le monastère avait grondé en entendant ces mots ; mais en moi, bizarrement, ils avaient résonné longuement, comme s'ils y trouvaient un écho de sympathie, et le regard d'Anselme, rencontré à cet instant, me dit qu'il vivait la même émotion.

Frère Séraphin s'étira et se releva, non sans mal.

— Allons, Guillaume, il faut repartir si nous voulons arriver avant la nuit. Je t'ai embrouillé avec mes histoires, je sais, au lieu de t'expliquer ce que tu me demandais. Va, oublie ces étrangetés, petit frère ; ça m'a fait du bien de songer devant toi, et ça ne t'a pas fait de mal.

Et ils étaient repartis.

Les bras croisés sous sa tête, Guillaume repensait à tout cela, et il se sentait un peu bête, soudain, parce que frère Séraphin comprenait des choses qui lui étaient interdites, à lui. Bah, qu'importe ? Il n'était pas moine, après tout, il ne le serait jamais, alors... Et Guillaume sombra dans le sommeil.

\* \* \*

Le vieux père abbé aussi s'était endormi brusquement, mais bien plus tard, sa main ridée posée sur celle de frère Séraphin, et l'ermite ne bougea pas, considérant avec émotion ce visage qu'il avait tant aimé, et que jamais sans doute il ne reverrait sur terre. Sous le nuage de fins cheveux blancs, il retrouvait le visage émacié du maître des novices, son nez busqué, le front haut et les yeux noirs étincelants d'intelligence et de passion, fermés à cette heure par le sommeil ; et il avait souri de bonheur quand le vieil homme, le voyant entrer, avait dit : « Antoine ! Tu as pu venir, mon petit frère ! Quelle joie ! » Qui au monde, à part Anselme, se souvenait du nom de l'ermite, après tout ce temps ? se souvenait du jeune postulant, plein d'amour et de naïveté, de foi et de certitudes, de bonne volonté éperdue ? Année après année, le maître des novices avait sculpté ce bloc informe, dégagé les traits, « redressé ce qui

était tors, assoupli ce qui était rigide » comme il est dit dans une prière au Saint-Esprit. Peu à peu, à travers sa patience et l'amour qui les unissait, frère Séraphin était né à lui-même ; et le jour où il avait quitté le monastère pour l'ermitage sur le plateau, en même temps que son cher Guillaume qui s'installait loin, au bord d'une rivière, il n'avait pu retenir ses larmes en s'inclinant devant Anselme, qui le signa au front, et le regarda s'éloigner sans un mot. Tant qu'il avait été jeune et solide, l'ermite avait chaque année fait retraite au monastère, et le nouveau père Abbé lui accordait chaque fois une entrevue dont il sortait revigoré. Et puis, l'âge venant, les visites s'étaient espacées, avaient enfin cessé tout à fait. Avant-hier pourtant, ce moine était venu avertir frère Séraphin – et Antoine s'était aussitôt mis en route, le cœur et l'esprit tendus vers Anselme.

Très doucement, il avait dégage sa main, puis s'était retiré. La nuit était avancée, et il fallait repartir à l'aube, pour ne pas priver Louis trop longtemps de son fils et de sa mule. On lui avait désigné une étroite cellule, non loin des appartements de l'Abbé, et il s'étendit avec soulagement. La fatigue du jour tomba sur lui comme une chape douloureuse, qu'il n'avait ressentie à aucun moment durant les heures passées auprès d'Anselme. Allons, il fallait dormir au plus vite. Mais il n'y parvenait pas.

— Antoine, avait murmuré Anselme, te souviens-tu de ce voyageur, il y a si longtemps, qui... oui, je le vois à ton sourire. Sais-tu qu'il est revenu au monastère, bien des années plus tard ? Je l'ai à peine reconnu tant il avait vieilli. Fatigué, il ne parla pas au réfectoire, cette fois-ci, et je ne l'y engageai pas non plus : j'étais Abbé, à présent, et je comprenais mieux pourquoi mon prédécesseur s'était inquiété de ses propos, au point de nous interdire d'en parler. Mais quand la nuit fut tombée, j'allai le rejoindre, en secret, dans le jardin du cloître ; je lui avais donné ce

rendez-vous après le repas. Il s'assit sur la margelle du puits, et moi sur le rebord du vivier, où les truites noires nageaient sous la lune, et je l'écoutai pendant des heures, lui posant mille questions que tu peux imaginer. Juste avant matines, enfin, je le quittai, et il alla se reposer un peu à l'écurie. Jamais je ne le revis, mais je passai de longues heures à méditer sur ce qu'il m'avait dit. Il était retourné là-bas, tu sais, au Cathay, où il y a des moines comme nous, me disait-il, et même des ermites, ce qui m'étonna grandement. Il me reparla de l'Éveil ; et de ce jour je vis avec un regard neuf combien de mes moines, si assidus et pieux qu'ils fussent en apparence, dormaient les yeux ouverts, en réalité, assommés de certitudes, et donc intolérants, pleins d'orgueil... au demeurant, les meilleurs moines du monde. Et moi-même... Je fus heureux d'avoir pu déposer dans ton cœur, tant que l'Abbé ne l'interdit pas, les germes de cette pensée qui nous avait touchés tous les deux, sans oublier Guillaume, que tu aimais tant, rappelle-toi..

Frère Séraphin avait serré la vieille main dans la sienne.

— Mais, mon Père, dites-moi, ces étrangers n'adorent-ils pas un autre Dieu que le nôtre ? Ne sont-ils pas idolâtres, et comme tels, condamnables ?

— Leur Bouddha était un homme, Antoine, un prince, je crois ; il ne s'est jamais dit Dieu.

— Mais quel Dieu, alors...

— Ah, cela, oui, pour nous ce n'est pas clair...

Et l'Abbé avait parlé longtemps. Enfin, comme il se fatiguait visiblement, l'ermite avait voulu se retirer, mais le vieil homme l'avait alors retenu.

— Il y a autre chose, Antoine. Parmi les novices, j'ai un petit frère Ange – il se nomme Angelo, sa mère est italienne – qui me rappelle beaucoup un ermite de ma connaissance, il y a des années de cela. Il est dévoré de l'amour de Dieu – un peu moins de celui de ses frères – il étudie les textes avec passion, trop à mon goût, il est plein de certitudes

et de pitié pour ceux qui sont moins solides, ou moins rigides, dirais-je. Bref, un petit séjour auprès de toi lui ferait le plus grand bien, Antoine, d'autant qu'il rêve d'érémisme, de longues prosternations solitaires, de cœur à cœur avec Dieu Lui-même... Qu'en dis-tu ? Il est prêt à te suivre, il le désire violemment même ; mais toi, mon vieil ami, te sens-tu la force de partager ta vie – pas trop longtemps, rassure-toi – avec cette jeune intransigeance... Réfléchis, tu me diras ta réponse demain, avant de repartir.

Involontairement l'ermite cherchait du regard le jeune frère Ange, à l'office de Primes, dans la chapelle où la stalle de l'Abbé restait vide, et cela lui serrait le cœur. Il allait repartir, et il savait qu'il ne reviendrait au monastère que mort, pour y être enterré parmi ses frères, qu'il connaissait si peu... Il aurait préféré le cimetière du village, en pays de long compagnonnage, mais la Règle est la Règle, et il s'y soumettait de bon cœur. D'ailleurs, être enterré ici ou là, quelle importance ? Alors, ce frère Ange... était-ce celui-ci ? Non, trop âgé, l'Abbé avait dit dix-huit ans. Celui-ci avait l'air mou, cet autre dormait à moitié... Ah, celui-ci peut-être ? Ce profil altier, volontaire, et cette nuque fragile en même temps... Allons, ne te laisse pas distraire, vieille bête. Tu le verras quand il arrivera chez toi.

Car il avait accepté la proposition d'Anselme, évidemment, et n'avait pris pour cela aucun temps de réflexion. Comment aurait-il dit « non » à son maître, à son père, à son ami, qui dans quelques jours, quelques heures peut-être, « passerait de l'autre côté du chagrin », comme disaient ces bouddhistes dont il lui avait tant parlé ? L'idée ne l'avait même pas effleuré. Si Anselme pensait qu'Antoine pouvait être utile à Angelo, il ne pouvait qu'avoir raison.

Guillaume avait débâté les mules, comme la veille, et ils mangeaient les tartines que le frère hôtelier leur avait préparées, ce matin, avant le

## L'ermite et le sens

Frère Benoît somnolait, enveloppé de la grande couverture de Gersende, tout contre le feu qui se mourait. Bientôt, ce serait Noël, et on viendrait du village le chercher pour la veillée, et puis la messe ; il s'en réjouissait, comme un petit enfant qui a très envie qu'on le prenne dans les bras, qu'on le cajole, qu'on l'embrasse. « Vieille bête ! C'est bien de cela que tu as besoin, n'est-ce pas ? Qu'on s'occupe de toi... » Si longtemps qu'il s'occupait des autres ! Or il avait de plus en plus souvent ce désir d'abandon à plus jeune et plus robuste que soi, mais il en avait vaguement honte. Il était ici, dans cet ermitage au bord de la rivière, pour servir ce village dont il était proche, et non pour être servi. « Oui, Seigneur Jésus, certes... vous avez raison. Mais vous pouvez comprendre, j'imagine... il est vrai que vous n'avez jamais été vieux. Tiens, j'y pense, cela vous manque, sauf votre respect. C'est une expérience... instructive. Quand on souffre, quand on est trahi, quand on meurt, on peut se dire : « Jésus a vécu cela. » Mais quand on est vieux ? Ah, tout à coup, on est tout seul, vous voyez, et vous vous taisez. À qui penser alors ? À qui s'identifier ? À Mathusalem ? Trop vieux, celui-là, trop lointain surtout. Que sait-on de lui ? Et puis, neuf cents ans, tout de même, c'est difficile à croire. Et me voici dans cette cabane, seul, et plus vieux que vous. »

Il songeait ainsi ; et soudain sourit. Ah si, il y avait Antoine, là-bas, dans son ermitage sur le plateau – s'il y était encore. S'il vivait encore.

Antoine, oui, Antoine, son presque jumeau, dont la seule pensée lui réchauffait le cœur. Alors il eut le courage de se relever, de mettre du bois sur le feu et de s'étendre sur la litière, sous la grande peau de mouton de l'enfançon ; et il s'endormit, le cœur en paix.

Des coups légers, frappés à la porte, l'éveillèrent. Seigneur ! Il faisait grand jour déjà... ou était-ce la clarté de la neige, qui menaçait hier soir ? Non, c'était le soleil, un pâle soleil d'hiver, certes, mais le soleil tout de même. Et là, devant l'ermite, un jeune moine grand et souriant, les joues roses de froid sous sa capuche et qui soufflait dans ses doigts en attendant qu'on lui ouvre. Il s'inclina un peu et dit aimablement :

— Frère Benoît, notre père Abbé m'envoie vous quérir. On a besoin de vous au monastère.

L'ermite resta sans voix. Besoin de lui ? À son âge ? Pour quoi faire, mon Dieu ?

— Notre père vous l'expliquera lui-même, mon frère. J'ai amené une mule avec moi, et le temps est beau, malgré le froid. Si cela vous convient, nous partirons dès que possible.

Comme il y allait, le jeunot ! Savait-il ce que c'était d'avoir près de quatre-vingts ans et d'être attaché à son village, à sa cabane et à sa rivière ? Savait-il qu'il y avait un héron qu'il aimait, des ablettes aussi, et un brochet ? Et un château sur l'autre rive, d'où un jour lui étaient arrivés un enfançon qui était mort ici, sur sa couche, et Anne toute mince dans sa robe bleue, et Gersende si inquiète, et si généreuse ? Quitter tout cela, d'un coup, sur l'heure ! Frère Benoît se mit à trembler, et le jeune moine s'inquiéta.

— Rentrons nous réchauffer, mon frère. Et prenez quelque nourriture avant de partir.

Car il ne doutait pas de leur départ, à l'évidence. Il ne parlait pas d'obéissance, parce qu'à ses yeux c'était parfaitement inutile : frère

Benoît était moine, comme lui-même ; l'Abbé avait parlé, en route !

Et c'est ce qu'ils firent – en route ! – après un détour au village pour que Michel et Mathieu ne s'inquiètent pas, ce qui ne servit qu'à les inquiéter davantage. Ils firent mille recommandations au jeune moine, qui eut l'air très surpris, et à leur ermite qui leur souriait, les yeux pleins de larmes comme s'il n'allait plus revenir. Des femmes leur apportèrent du pain et des noix ; on promit à frère Benoît qu'on surveillerait l'ermitage durant son absence. « Revenez vite ! » lui murmura Michel en l'embrassant. Enfin, ils réussirent à se mettre en route.

\* \* \*

Au chauffoir, l'Abbé se leva et sourit au vieil homme qui avançait vers lui à petits pas, l'air épuisé. La nuit était tombée depuis longtemps ; on avait chanté Complies, et tout le monastère reposait en paix.

— Je ne veux pas vous retenir, frère Benoît, dit l'Abbé en lui montrant un des sièges près de l'âtre. Asseyez-vous, vous avez besoin de repos. Je tiens simplement à vous dire pourquoi je vous ai fait quitter ainsi votre ermitage. Le frère Simon, qui vous accompagnait, a senti votre chagrin et celui de vos ouailles. J'espère ne pas vous enlever trop longtemps à eux, rassurez-vous. Voici donc.

Et il parla d'Aymeric, un puissant seigneur des environs, qui avait fait naguère une riche dotation au monastère pour avoir le droit de s'y retirer le moment venu et assurer le salut de son âme grâce à des messes achetées pour de longues années. Il était tombé gravement malade, nul ne savait de quoi, et s'était donc installé, depuis quelques semaines ; sa venue avait perturbé la vie paisible et ordonnée des moines : il avait des exigences, il s'emportait souvent, et puis tombait dans de grands silences qu'on sentait douloureux, et refusait soudain toute nourriture. Il s'affaiblissait visiblement et ne quittait plus la grande chambre qu'on lui avait aménagée, la seule qui comportât une cheminée parce qu'on la

réservait à l'évêque, quand il était de passage ; on y avait même logé un nonce du pape, dans le passé. Quand il sortait de ses périodes d'abattement, Aymeric exigeait de parler à l'un ou l'autre moine, âgé de préférence. L'Abbé lui-même avait été sollicité, et il semblait avoir gardé mauvais souvenir de leur entrevue ; il n'en dit pas plus, et frère Benoît n'osa pas l'interroger. Il se demandait plutôt ce qu'il venait faire dans cette histoire, et avait très peur de s'endormir, épuisé par le voyage, près de ces braises si agréables. Il dut perdre conscience quelques instants, en effet, car il se rendit compte soudain que l'Abbé se levait en disant : « Vous comprenez pourquoi, mon frère, nous avons dû faire appel à vous. » Effaré, l'ermite ouvrit de grands yeux, mais n'osa pas avouer sa distraction. Il se contenta de hocher la tête – ce qui ne voulait rien dire et n'était donc pas un mensonge –, se leva péniblement à son tour et suivit l'Abbé le long des vieux couloirs qu'il se rappelait si bien, jusqu'à la cellule qui l'attendait. « Vous verrez le Comte Aymeric demain après tierce, mon frère. Dormez en paix. » Et l'Abbé s'éloigna.

\* \* \*

— On vous appelle frère Benoît, je crois.

La voix était lente et grave, très belle, et nullement marquée par l'âge. Dans son fauteuil à haut dossier raide, le Comte tournait le dos à la lumière, et l'ermite ne distinguait que ses cheveux gris et bouclés et ses longues mains puissantes sur les accoudoirs à têtes de lion. Le vieux moine inclina la tête sans rien dire, inquiet de ce qu'il avait entendu juste avant de heurter la porte du Comte : deux novices qui le croisaient avaient pouffé, et le plus jeune avait murmuré : « Encore un ! » tandis que l'autre haussait les épaules : « Espérons qu'il durera plus longtemps que les autres ! » Que voulaient-ils dire ? Pourquoi s'était-il stupidement endormi hier soir ? L'Abbé avait dû lui expliquer quelque chose d'important, et lui, vieille bête... Enfin, on allait bien voir.

— Asseyez-vous, l'ermite.

Frère Benoît connaissait de longtemps la morgue des seigneurs, qui ne s'abaissaient pas souvent à lui donner son nom. Il s'assit donc en silence sur une sorte de pliant bas, face au Comte, le visage en pleine lumière. Il lui sembla que la partie n'était pas égale ; l'autre demeurait dans l'ombre, comme tapi, prêt à l'attaque, semblait-il ; et l'ermite en effet se sentait vaguement menacé. Comme le silence se prolongeait, une colère se leva en lui, ce qui l'étonna, et il faillit sortir de la pièce. Mais il se rappela la sainte obéissance, et l'humilité sa sœur. Il ferma donc les yeux, joignit les mains sur ses genoux et pria son Seigneur avec simplicité, comme s'il était assis au bord de la rivière, là-bas, avec son héron faisant sa lente promenade sur l'autre rive.

— Vous n'êtes pas bavard, l'ermite.

Le ton était moqueur. Frère Benoît ouvrit les yeux, se redressa sur son pliant et réussit à sourire.

— C'est vous qui avez demandé à me voir, mon fils.

Il avait failli l'appeler « Monseigneur », mais la malice l'avait emporté ; le Comte eut un geste agacé, mais ne protesta pas.

— En effet. L'Abbé a dû vous dire que j'ai consulté à peu près tous les saints hommes de ce monastère, lui compris, en vain. C'est à désespérer.

— De quoi, mon fils ?

Vraiment l'ermite n'en savait rien, mais le Comte prit cette naïveté pour de l'ironie.

— Eh bien, l'abbé vous a parlé, je suppose.

— Certes, certes – et c'était la vérité, au moins partielle – mais j'aimerais que vous me le disiez vous-même, vous pouvez le comprendre.

Le Comte s'adoucit et se pencha en avant. La lourde chaîne d'or qui pendait à son cou se balançait contre son pourpoint de velours noir, et son visage apparut plus nettement, avec des yeux très clairs profondément

enfoncés, un nez en bec d'aigle et une bouche amère, marquée de deux rides profondes. Un beau visage altier, séduisant, inquiétant aussi. Le Comte n'était pas aussi âgé que le pensait l'ermite, la soixantaine tout au plus, mais la maladie le creusait de l'intérieur, visiblement.

— Comme l'Abbé vous l'a dit, j'ai entendu parler de vous par mon ami, le baron Enguerrand, votre seigneur. Sa fille Anne ne jurait que par vous, et sa tante Gersende également, que j'ai bien connue dans ma jeunesse, et admirée. Vous faites des miracles, paraît-il ; pas de ceux qui font accourir les foules et pleurer les imbéciles, non. Des miracles rares, et peu visibles, sauf pour l'intéressé. C'est de ceux-là que j'ai besoin, l'ermite. Et, s'il vous plaît, épargnez-moi les pieuseries, j'en suis abreuvé depuis que je suis ici. Vous les connaissez aussi, j'imagine ; mais vous êtes ermite, et depuis très longtemps, m'a-t-on dit. Vous devez donc avoir de la vie et des hommes une tout autre vision que celle de vos frères restés au monastère ; et même, si j'en crois Enguerrand, des idées parfois... peu orthodoxes qui m'intriguent, et me conviendraient, je pense. Enfin, que vous ayez conquis Gersende est pour moi la meilleure des recommandations. Mais, je vous en conjure, ne me décevez pas, l'ermite. Car après vous, je n'aurais plus de recours, et je mourrais désespéré.

Le Comte se tut et se radossa. Il semblait fatigué d'avoir parlé si longtemps, et soudain fit une grimace.

— Mon dos... murmura-t-il.

L'ermite se leva aussitôt, et prit sur le lit un large coussin qu'il glissa, avec mille précautions, entre le dossier de bois et le dos douloureux. Le comte le considérait avec étonnement.

— Merci, l'ermite, dit-il enfin. C'est une bonne entrée en matière. Alors ?

L'ermite s'était rassis, le dos également douloureux, sur son petit pliant.

— Alors quoi, mon fils ?

— Enfin, l'ermite, vous imaginez bien que je vous ai fait venir de si loin pour me parler à votre tour. Je vous écoute donc.

— Mon fils, c'est à vous plutôt de me parler, je vous le répète. Comment puis-je savoir ce que vous souhaitez entendre ? Vous n'êtes ni Gersende, ni Anne, encore moins Matthieu ou Colette... oui, ces noms ne vous disent rien, mais à moi si. Vous êtes Aymeric, et je ne sais rien de vous, sinon que vous souffrez corps et âme, semble-t-il. Pour le corps, le frère infirmier connaît les simples aussi bien que moi. Mais pour votre âme, elle est unique, mon fils ; je ne saurai d'elle que ce que vous pourrez m'en dire, et ce ne sera guère : car vous-même ne la connaissez pas entièrement, il s'en faut.

— Tudieu, l'ermite, vous attaquez fort ! Mais ça me plaît, et je sens qu'avec vous, je ne vais ni m'endormir, ni me mettre en colère. Pas tout de suite. C'est déjà quelque chose. Je vais jouer franc jeu, moi aussi ; et soyez sûr que je n'ai nulle accointance avec la Sainte Inquisition ; parlez donc en toute confiance, tout restera entre nous. Mais je voudrais d'abord m'assurer de l'essentiel : Dieu, pour vous, qu'est-ce que c'est ?

L'ermite sourit.

— Si j'osais, Monseigneur, je dirais moi aussi : « Tudieu, mon fils, vous attaquez fort ! » Puis-je vous demander à mon tour ce qu'est Dieu pour vous ?

Le Comte sourit aussi, et tout son visage sévère s'éclaira soudain.

— Dieu ? Je ne sais pas. Mais sûrement pas le grand barbu que l'on nous dit, assis sur son trône, qui voit tout, qui peut tout, qui juge tout. Sûrement pas celui qui pèse chacun de nos actes, qui s'offusque si nous mangeons gras le vendredi et se réjouit d'avoir réussi à faire de tout plaisir un péché abominable qui nous voue à l'Enfer. Sûrement pas ce Dieu-là !

— Ce n'est pas le mien non plus, mon fils, rassurez-vous.

— Nous pouvons donc continuer. Déjà, à ce stade, la plupart de vos confrères avaient pris leur air cagot pour défendre ce qu'ils appellent

« le dogme », et moi, je les avais mis dehors. Il y a du progrès, vous voyez !

— Et comment vous percevez-vous vous-même, mon fils, face à ce Dieu ?

— Ah, qu'en sais-je, l'ermite ? Si j'en crois vos confrères, je suis une créature ; c'est bien cela ? Faites d'un peu d'argile, chassée à la première désobéissance, et vouée à jamais à la vieillesse et à la mort. Une créature ! Une marionnette, donc, que le montreur agite à sa guise, et puis qu'il jette un jour, parce qu'elle est démodée ou qu'il s'en est lassé. Une marionnette, moi, Aymeric ! Concevez-vous cela, l'ermite ?

— Non, en vérité, je ne le conçois pas, mon fils. Mais vous pourriez dire aussi : « Une marionnette, vous, frère Benoît ? Une marionnette, Gersende ? ». Et moi, de mon côté, j'ajouterais : « Des marionnettes, le plus humble de vos serfs, et cette fillette, au village, qui ne voit ni n'entend, depuis sa naissance, et ce tout petit enfant, mort si seul après quelques heures de vie ? Des marionnettes, le roi de France et le pape, jetés au rebut pêle-mêle avec les criminels et les prostituées ? Et pourquoi rois ? Et pourquoi criminels ? Et pourquoi si vieux, et pourquoi si jeunes ?... Pourquoi, oui, pourquoi ? Ah, quel sens a tout cela ?

L'ermite avait parlé avec passion, et ses vieilles mains s'agitaient devant son visage soudain crispé. Puis il se tut ; il s'était laissé aller, mais peut-être serait-ce bénéfique. Le Comte en tout cas le considérait avidement, penché en avant, les mains agrippées aux accoudoirs de son fauteuil, et sa chaîne d'or se balançait plus vite à son cou.

— Le sens, l'ermite, le sens : vous avez dit le mot. Le sens de tout cela ! Voilà ce que je cherche désespérément depuis que je suis ici, depuis que la mort me talonne. Mais il me semble l'avoir cherché toute ma vie, en réalité, dans mes études comme à la guerre, dans la peste comme dans l'amour. Et vous avez prononcé le mot, vous ! Aucun de vos confrères ne l'a fait, comme si le sens allait de soi. Mais non, non, il

ne va pas de soi, et je rencontre enfin un homme de Dieu qui le reconnaît !

Une espèce de joie incrédule avait envahi son visage, et frère Benoît sourit. À ce moment, on frappa doucement à la porte, et en même temps, la cloche du monastère sonna.

— C'est mon écuyer, dit le Comte. Entre, Landry !

Un vieil homme, vêtu de noir comme son maître, s'inclina sur le seuil.

— Dois-je vous apporter votre repas, monseigneur ?

— C'est déjà l'heure, mon Dieu ? Je n'ai pas vu le temps passer. Accepterez-vous de dîner avec moi, l'ermite ?

Frère Benoît se leva, difficilement.

— Pardonnez-moi, mon fils, mais l'Abbé m'a prié au réfectoire, et auparavant, nous avons l'office de Sexte, que vous entendez sonner.

— Quelle fidélité, l'ermite ! Quelle cloche vous appelle à la prière, quand vous êtes dans votre désert ? Je vous croyais plus libre à l'égard de tous ces rites.

— Ici, monseigneur, je suis au monastère, et tous m'appellent Frère Benoît. Je suis l'un d'eux.

Il s'inclina et se dirigea vers la porte.

— Reviendrez-vous cet après-midi, l'ermite ? Mais peut-être faites-vous la sieste, comme moi ?

— En effet. Mais si vous le souhaitez, je vous reverrai après les Vêpres.

— Je vous attendrai. N'oubliez pas !

L'ermite sortit avec le vieux Landry, qui lui sourit et se dirigea vers les cuisines ; et lui-même gagna la chapelle où déjà les moines s'installaient.

Après les Vêpres, Frère Benoît se dirigea vers l'appartement d'Aymeric, qui comportait aussi une petite chambre où logeait Landry,